

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche. est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 francs par an, 14 » six mois, 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 58.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFITTE, BULLIER et C^{ie}, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAYAS, LAFITTE, BULLIER et C^{ie}, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX 9 janvier 1864.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Londres, 7 janvier.

Le bilan hebdomadaire de la banque d'Angleterre donne les résultats suivants : Diminution. Réserve des billets : 760,000 liv. st. Encaisse métallique, 403,831 l. st. — Compte du trésor 840,000 liv. st.

Augmentation. Comptes particuliers : 31,392 l. st. Portefeuille : 48,939 liv. st. Il a été retiré aujourd'hui de la Banque d'Angleterre, 107,000 liv. st. destinées au Brésil. Le marché monétaire est calme.

Flensburg, 7 janvier.

Le roi et le prince royal sont arrivés hier matin, en train express et sont partis pour Sonderborg, d'où le vapeur Schleswig les a conduits aussitôt à Dessau, afin, dit-on, qu'ils puissent assister à la séance du conseil d'Etat à Copenhague.

Le roi a visité, le 5, les fortifications de Fredericstadt. Les passages étroits de la Schlei sont encore libres de glace. L'inondation de la Treene et du Rheidern n'aura lieu qu'à l'approche de l'ennemi.

La plus grande activité règne dans les chantiers de la marine à Copenhague. On veut pouvoir faire appareiller le plus tôt possible une flotte respectable.

Trieste, 7 janvier.

On écrit d'Athènes, le 1^{er} janvier, que le major du génie Petmesas a été nommé ministre de la guerre. Les bataillons en garnison à Tripolizza et à Lamia, ont refusé de reconnaître leurs nouveaux chefs.

Le ministre des finances a fait un emprunt de 50,000 drachmes (44,000 francs) à la Banque pour faire face aux besoins les plus urgents.

Turin, 7 janvier.

CHAMBRE DES DÉPUTÉS. — Le président annonce la démission de Garibaldi. Plusieurs orateurs soutiennent que cette démission ne doit pas être acceptée. D'autres parlent dans un sens opposé. La Chambre accepte la démission de Garibaldi ainsi que celle de neuf autres députés de la gauche.

Berlin, 7 janvier.

On mande des frontières de Pologne, le 7 : Le bruit court que le gouverneur civil, M. Luczinski, va être dispensé de ses fonctions et remplacé par M. Roznow. Les

caisses de la commission des finances ont été transportées à la citadelle.

Copenhague, 7 janvier.

M. Ewers, envoyé extraordinaire de Russie, part ce soir, ainsi que lord Wodehouse.

On attend le retour du roi pour samedi prochain, 9 janvier.

Copenhague, 7 janvier.

M. Quaade conserve le poste d'ambassadeur à Berlin. Il n'a que provisoirement accepté le portefeuille des affaires étrangères.

Marseille, 7 janvier.

Le paquebot de Naples a été obligé par le mauvais temps de relâcher à Civita-Vecchia, il est arrivé ici aujourd'hui avec trois jours de retard.

Les lettres de Rome disent que le pape est sorti à l'occasion du 1^{er} janvier et qu'il a été acclamé sur son passage. Cependant le parti d'action à Rome s'agite beaucoup. On dit, à Rome, que le gouvernement italien a résolu de mettre en vente les biens de la Propagande situés dans les Romagnes. Pie IX a reçu la grande-duchesse Marie, sœur du czar Alexandre. Cette princesse se disposait à repartir pour Florence.

Suez, 7 janvier.

Les Bedouins sont éprouvés par la petite vérole. Ils ont évacué Moka en emportant 60,000 tolaris (336,000).

Les avis d'Abyssinie annoncent que le consul de France, M. Dejean, a été élargi. Le bruit court qu'un massacre a eu lieu à Massouah.

Londres, 8 janvier.

On lit dans le Daily-News :

Nous pouvons annoncer, comme le tenant de source officielle, que l'ouverture du Parlement est fixée au 4 février.

Altona, 8 janvier.

Le Mercure d'Altona dit qu'un major autrichien a été attaché à l'état-major du général Hacke.

Les troupes fédérales de repoussent pas les déserteurs danois qui viennent dans leur camp. Jusqu'ici il n'y a pas eu de masses considérables de déserteurs, mais on évalue le nombre des déserteurs à 20 par jour.

Hambourg, 8 janvier.

On mande de Rendsbourg, le 6 :

On dit que le roi de Danemark a visité aujourd'hui le fort de la Couronne.

La nomination de M. Krogh comme ministre du Schleswig n'est pas encore confirmée.

Varsovie, 8 janvier.

Une ordonnance du gouvernement impose dans tout le royaume de Pologne, une augmentation de contribution aux petites propriétés rachetées des paysans. Pour les grandes propriétés du clergé et de la noblesse, l'augmentation est trois fois et demi plus forte.

Le dernier délai pour le paiement est fixé au 25 février, sous peine d'une amende de 25 %.

Turin, 8 janvier.

Emprunt italien, 69 30, fin courant, très-ferme.

En attendant que les démarches de la diplomatie aient abouti à quelque résultat plus ou moins décisif ou que les déclarations officielles des gouvernements directement intéressés, dans la question dano-germanique, inaugurent, de ce côté, une phase de nature à amener une solution quelconque, il est bon de chercher à s'éclaircir, d'après les correspondances et les feuilles sérieusement renseignées, sur la politique que l'on suit à Vienne et à Berlin. N'est-il pas évident, en effet, que l'Autriche et la Prusse sont en situation d'exercer sur la marche ultérieure des choses une influence prépondérante ?

Or, il résulte d'un article que publie la Correspondance générale de Vienne et dans lequel l'affaire des duchés est soigneusement étudiée au point de vue germanique aussi bien qu'au point de vue de la politique européenne, que le gouvernement de François-Joseph est résolu à rester invariablement dans « la légalité » c'est-à-dire à s'abstenir de toute mesure de nature à provoquer ouvertement l'immixtion de l'étranger. Aussi, après avoir fait observer que l'occupation du Schleswig, proposée par la Prusse et l'Autriche, n'a d'autre but que de forcer le Danemark à respecter les droits de l'Allemagne et à assurer au Schleswig une position autonome dans l'ensemble de la monarchie danoise, la Correspondance générale se hâte-t-elle d'ajouter que cette mesure ne doit préjuger, en rien, la question de succession : « Le Schleswig est en dehors du territoire fédéral et l'on ne doit pas oublier que l'article 35 de l'acte final de Vienne n'autorise la Confédération à faire la guerre ou la paix que pour sa propre défense et pour celle de ses membres. Une rentrée de troupes fédérales dans le Schleswig, qu'on y fasse bien attention, si le duc d'Augustenbourg s'installait comme souverain de fait du Holstein, et comme prétendant au Schleswig, serait considérée comme une guerre agressive de la Confé-

deration pour conquérir un territoire étranger. »

A Berlin, si nous en croyons les informations que nous transmet notre correspondant, le gouvernement ne paraît guère mieux disposé qu'à Vienne, à se soumettre sans restriction à une décision fédérale sur la succession du prince d'Augustenbourg dans les duchés. « Je ne comprends pas, aurait dit de M. Bismark, au sein de la commission de l'emprunt, qu'on parle d'une politique allemande et nationale, il n'existe, pour moi, que la politique prussienne, c'est-à-dire basée sur les intérêts de la Prusse. »

Or, les intérêts de la Prusse comme ceux de l'Autriche sont intimement liés à la conservation de la paix générale; nous ne désespérons donc pas de son maintien, tant que les idées que nous venons d'exposer prévaudront dans les conseils de François-Joseph et de Guillaume I^{er}.

HAVAS.

Voici le texte officiel de la proclamation du roi Christian IX, dont le télégraphe avait inexactement reproduit quelques passages :

Soldats,

« A vous notre premier salut dans la nouvelle année ! Elle vous trouve sous les armes pour la défense de la patrie et voilà pourquoi votre roi est avec vous. La patrie a subi une perte douloureuse par le décès de votre ancien chef militaire, le roi Frédéric VII, et elle est menacée de diverses façons. Mais en une chose nous avons déjà recueilli la succession entière de notre prédécesseur royal. En ce qui concerne l'amour pour la patrie, nous ne cedons le pas à personne. Que notre mot d'ordre, dans ce moment, soit l'honneur de la patrie ! Ce joyau le plus précieux de tous, devra être sauvegardé, s'il est possible, par la voie de la paix, s'il est nécessaire, par vos combats.

« Le sacrifice inutile d'une seule vie humaine est de trop ; mais il n'est pas de vie trop précieuse pour le salut de la patrie. Les combats glorieux du passé ont laissé à l'armée des chefs distingués et expérimentés que la jeune armée, qui a hérité de l'ancienne gloire et du courage persévérant du soldat danois, suivra avec confiance et enthousiasme. Ce n'est pas le nombre, mais le courage et l'obéissance absolue aux ordres des chefs, dans tous les cas, qui donne la victoire. N'oubliez jamais que le Seigneur du Ciel est fort même dans le faible, et écoutez, quand le bruit de guerre se fera entendre, la voix

de votre roi et de votre propre cœur qui crie : pour l'honneur de la patrie ! Le bonheur suit le brave ! Nous sommes heureux de devoir visiter bientôt les divers corps de l'armée qui doivent former maintenant un seul tout, et nous nous efforcerons d'alléger de toute manière votre vie de campagne. »

Gottorp, 2 janvier 1864.

CHRISTIAN.

On écrit de Mexico au Monde :

« Nos troupes ont franchi Guanajuato au milieu des populations, heureuses de se voir enfin délivrées du joug de Juárez, et bien plus encore de l'anarchie qui suit ses pas. Il en sera de même partout, n'en doutons pas, mais on ne peut pas encore empêcher les guerillas de se reformer sur les débris de l'armée, et si ces bandes sont si impuissantes pour les combattre, elles sont bien suffisantes pour entretenir la terreur et l'inquiétude par les excès inouis auxquels elles se livrent, surtout dans les fermes, les rancheros, partout en un mot, où il n'y a pas de forces prêtes à les repousser.

« Uragua, un des généraux de Puebla, se replie avec 800,000 hommes sur Durango (Ciudad Victoria) C'est ainsi que Juárez appelle son dernier refuge. » — Tacnet.

Les Ioniens sont profondément affligés de la démolition de leurs forteresses, et ils disent que tous les maîtres qu'ils avaient eus jusqu'ici, avaient respecté même celles que ces maîtres avaient élevées eux-mêmes. Aussi, ce que les Ioniens paraissent désirer le plus, c'est que les Anglais quittent les îles au plus vite, pour pouvoir mieux les oublier.

LES FORCES MARITIMES DE L'ANGLETERRE.

Ce n'est point Paris, c'est Londres qui devrait avoir un vaisseau pour emblème armorial. A nous, un fusil accoté à une charrue, nous conviendrait mieux. Voyons cependant où en est, en fait de marine grosse ou petite, de navires à voiles ou à vapeur, de frégates cuirassées ou non la Grande-Bretagne.

La flotte anglaise comprend : 72 vaisseaux de ligne armés de 74 à 121 canons; 42 vaisseaux de 60 à 74 canons chacun; 94 steamers de 22 à 46 canons; 25 corvettes à hélice de 21 canons, et 500 vaisseaux de tous rangs, y compris les navires cuirassés d'un fort tonnage, ayant de 4 à 21 canons chacun.

En outre, l'Angleterre possède une es-

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX DU 10 JANVIER 1864.

N° 71.

LE FIDÉICOMMIS

CHAPITRE XLV.

(Suite).

— Bien certainement Dieu ne permettra pas que je fasse preuve d'une faiblesse que ma vie a reniée; je l'espère, du moins. Mais encore un mot, mon bon docteur. N'oubliez pas de garder religieusement le secret que je vous ai confié peu à peu; n'oubliez pas que ma résolution est fondée sur une conviction longuement mûrie, et que la plus grande douleur que vous pourriez me causer serait de laisser deviner à Richard ce que j'ai tenu caché à tout le monde, et surtout à lui. Au reste, écrivez-lui tout ce que votre excellent cœur vous dictera de salutaire et de consolant.

— Jamais, répondit Maning en se le-

vant, je ne ferai un indigne usage de cette confiance. Permettez-moi un dernier mot; il faut, mademoiselle, initier au secret de votre maladie quelqu'un de votre entourage; cela est indispensable, croyez-moi.

— Je me soumetts donc, et mon choix ne peut tomber que sur ma bonne Marie; elle m'est toute dévouée.

— Bien. C'est une excellente jeune personne; elle me plaît; mais je me réserve de lui donner moi-même quelques instructions demain avant mon départ.

— Eh bien, soit. Demeurée seule, Isabelle enfonce profondément la tête dans les coussins, et des larmes brûlantes, données à celui qui était loin d'elle, inondèrent ses joues. Combien il était douloureux et doux à la fois, ce message de Richard, qui témoignait si haut de l'inquiétude de son cœur aimant ! Mais, par bonheur, Isabelle doutait un peu de l'exactitude des nouvelles de la santé de son cousin. Non qu'elle soupçonnât Richard d'avoir eu recours à ce prétexte pour qu'elle l'invitât à revenir. Non — mais il exagérât sans doute le mal à son propre insu; il confondait les souffrances de l'âme avec celles du corps. Il en était assurément ainsi.

Quand un coup d'œil jeté sur la pendule l'eut avertie que l'heure du dîner approchait, Isabelle se leva et se plaça devant l'une des glaces, où elle se considéra longtemps d'un regard scrutateur. Le docteur avait secoué la tête; elle la secoua à son tour. « Voilà donc ma beauté si vantée ! » soupira-t-elle. Il avait raison; les miroirs ne peuvent être aveugles; et pourtant personne ne m'ose interroger. Mais cela n'ira-t-il donc pas mieux bientôt ? Elle arrangea les plis de sa robe, s'enveloppa

de son châle rouge, et prit ce maintien calme et aisé qui, joint à une élégante négligence, distinguait son port habituel. Ses soins s'étendirent jusqu'à la moindre bagatelle; elle aperçut jusqu'au moindre pli dérangé, et le remit en ordre, et cela dans des circonstances où il n'est peut-être donné qu'aux grandes âmes d'appliquer leurs pensées à de si petites choses.

CHAPITRE XLVI.

Le reste de la famille était réuni dans la chambre de la baronne. Les deux sœurs, assises dans des fauteuils et accoudées sur une petite table à ouvrage, causaient avec animation des préparatifs du mariage de Virginie, dont la célébration devait avoir lieu immédiatement après Noël. Le comte et la jeune fiancée occupaient le sofa; le premier était devenu un hôte presque quotidien de Rinholm, beaucoup plus rapproché de Sardo que Latorp, car Virginie était presque toujours auprès de sa tante, et le major et sa femme, considérant jusqu'à un certain point le fidéicommissaire comme leur propriété, y résidaient bien la moitié du temps. Marie était assise dans l'embrasure de la fenêtre, les yeux fixés sur sa couture, mais écoutant, l'oreille sans cesse tendue vers la porte, si elle n'entendrait point le pas d'Isabelle.

« De ma vie je ne me suis tant promène ! dit le comte, qui avait passé familièrement sous le sien le bras de Virginie. — J'ai déjà pensé qu'à la longue tu ne l'en trouverais pas bien, répondit Virginie avec son espièglerie cordiale, et j'allais te prier de rester au moins un jour à Sardo. — Bien gentil ! Mais attends, je resterai

chez moi un jour et même huit, quand j'y aurai ma petite femme qui s'occupera de moi et me tiendra société. Nous ne ferons guère de visites, n'est-ce pas ? — Il ne faudra pas nous cloîtrer, cependant... nous ne pouvons vivre comme des ermites !

— Mais que feras-tu donc quand l'automne, avec ses belles routes, viendra en aide à mon talent de persuasion ? Ne te trouveras-tu pas bien, alors, dans la solitude ?

— Oh ! si, peut-être ! Il y a dans le courant de l'année une foule de jours accidentels où il faut que l'on reste entre soi; mais vois-tu, précisément pour les rendre les meilleurs et les plus beaux de tous, il est nécessaire de ne pas prodiguer le tête-à-tête, de ne pas épuiser toute sa provision de moyens de plaisir avant d'avoir besoin d'y recourir sérieusement. — Le habil de Virginie était d'un abandon si tendre et si gai, que l'heureux comte lui pressa chaleureusement le bras. — Pourtant, dit-il à voix basse, nous ne pourrions pas consacrer à Rinholm la moitié du temps que nous y passons aujourd'hui.

— Oh ! répondit Virginie en souriant, la moitié, ce ne sera certes pas trop ! Ne devenons pas egoïstes dans notre bonheur. On voit bien, ajouta-t-elle d'un ton sérieux, qu'Isabelle souffre au physique et au moral, quoiqu'elle renferme tout en elle-même. Nous ne devons pas la laisser seule !

— Elle pourra venir chez nous; quelle nécessité y a-t-il qu'elle habite Rinholm, qui devient de plus en plus désert ? Nous la déterminerons bien à résider au moins de temps en temps à Sardo.

— Plaise à Dieu ! Mais je voudrais bien

savoir où elle reste si longtemps aujourd'hui.

— Moi aussi, dit le comte, en lançant à Virginie un regard interrogateur. Elle n'est pas, comme à l'ordinaire, dans le cabinet rouge.

— De quoi vous étonnez-vous ? demanda la baronne Ebba.

— De ce qu'Isabelle ne vient pas, petite mère ! On n'aperçoit pas non plus le docteur; peut-être... je ne sais d'où vient que je pense à eux deux en même temps.

— Marie, va voir, mais avec précaution, dit la baronne Eugénie. Mais Marie, rencontrant le docteur à la porte, n'alla pas plus loin.

Quelques efforts que fit la baronne Eugénie pour se montrer aimable envers Maning, le seul aspect du docteur l'affectait péniblement; lui-même se sentait un peu gêné dans la société de cette dame, et l'intérêt qu'il portait à Richard et à Isabelle l'empêchait seul de ne pas éviter sa rencontre.

Surmontant sa répugnance, la baronne demanda à Maning : « Monsieur le docteur trouve probablement Isabelle très-changée ?

— Je ne puis le nier.

— Mais il n'y a pas de danger, j'espère ?

— Je l'espère aussi. — Ce ton laconique du docteur rappelle celui qu'il prenait avec sa femme en certaines occasions. Si la baronne l'avait questionné en tête-à-tête et en trahissant de l'inquiétude maternelle, sa réponse eût été tout autre; mais la manière dont elle l'interpella en présence de plusieurs personnes lui déplaît, et il ne s'inquiéta pas que l'on s'en aperçut ou non.